

Solastalgie

Vincent Lambert

Numéro 79, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. (2020). Solastalgie. *L'Inconvénient*, (79), 68–69.

Solastalgie

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

C'est un après-midi tranquille de cégep, une histoire de *mall* (on disait « maille ») vaste et orangé où se retrouvaient aux pauses, dans un coin, les pantalons d'armée avec des espadrilles Merrell et, en face, les pantalons en velours côtelé avec des cigarettes, parce qu'on fumait, les enfants, dans les écoles de ce temps-là. Moi, je me tenais avec ceux qui aimaient Tom Waits et je n'avais pas de foulard palestinien, et je reluquais Rosalie, une fille inscrite en lettres elle aussi, qui semblait me trouver drôle et inspirant, et qui se tenait dans la zone des espadrilles même si elle portait un foulard palestinien, ce qui tend à suggérer que, par des conduites secrètes, tous les cégépiens forment un organisme vivant à plusieurs têtes.

C'est là, après mon cours de la journée, sur un banc transversal exactement à mi-chemin des uns et des autres, seul de mon bord au milieu de tout comme on aime parfois l'être, que j'ai eu (il m'a fallu vingt ans et un néologisme pour le comprendre) une première attaque de solastalgie.

Elle me suivait au pas depuis quelques jours, depuis mon demi-sous-sol sur le boulevard de la Rive-Sud à Lauzon, à travers l'odeur permanente de friture de l'usine Frito-Lay, jusque dans les salles de cours où je me laissais aller à penser que les enfants maudits de Réjean Ducharme, les sombres illuminations d'Hamlet, les images d'Anne Hébert étaient les expressions géniales d'un profond décalage avec la réalité. Je ressentais pour ma part ce décalage comme une étrangeté subtile, touchant aux comportements humains les plus inapparents, avec lesquels j'ai toujours eu un peu de misère, celle que tous les enfants ont dû connaître en regardant les adultes interagir, sans pouvoir mettre le doigt sur ce qui ne va pas (quelque chose de faux, de fou peut-être) dans ce manège d'expressions faciales et de rires et de malaises, l'impression de ne pas pouvoir entrer dans la bonne façon d'être, embarrassé par un code trop compliqué, qui ne semblait pas fonctionner de toute façon. Sans trop s'en apercevoir, on essaie de répondre convenablement, on voudrait bien avoir aussi une couleur et un animal préférés, élire certains objets ou idées, les porter comme des choses valorisantes, avoir l'air naturel, tout le monde a l'air naturel, rester soi-même ou faire semblant. Alors on finit par s'identifier au décalage, on le retourne contre soi en s'imaginant que l'appareil subjectif est déréglé, on finit par se révolter contre quelque chose qui ne veut pas dire son nom, qui ne s'en va pas.

Et puis on découvre les livres, et c'est eux qui nous découvrent, eux qui nous amènent à reconnaître la présence d'une « petite morte en travers de la porte » qui nous empêche de nous lever du divan et de sortir dehors, eux qui nous apprennent qu'on « ne naît pas en naissant. On naît quelques années plus tard, quand

Nous sommes dans une fiction, nous ne sommes pas là où nous sommes, et en voici la preuve : nous détruisons la terre.

on prend conscience d'être ». C'est eux qui m'ont donné une phrase contradictoire (« Il délire, mais sa folie ne manque pas de méthode ») qu'on peut noter sur une feuille pliée en quatre et enfourer dans sa poche arrière, et détacher ensuite de son contexte, et appliquer à soi-même, appliquer à une civilisation tout entière.

Et c'est ainsi qu'un après-midi, la journée est déjà finie mais on reste, on est assis sur un banc dans le *mall*, dans un grand vide assez banal. Depuis deux ou trois semaines, mes parents songeaient à me diagnostiquer une dépression – mais on ne disait pas ce mot dans ce temps-là, pas chez nous, et personne n'aurait pensé à aller voir un docteur quand ça ne filait pas. Je me souviens de moi debout sur la pelouse, derrière la maison, regardant vers nulle part, puis me retournant et la voyant dans la fenêtre au-dessus de l'évier, ma mère, et sentant son inquiétude. Je n'allais pas si mal, en tout cas je ne pouvais pas dire pourquoi, c'était vraiment une souffrance non identifiée, une souffrance neuve et qui me débordait, et qui m'accompagnait partout comme un fond de désespoir ordinaire, rien de très grave. Et cette fois c'était dans le *mall* vaste et orangé, et je ne prévoyais rien, je restais simplement assis avec l'impression d'être extérieur à tout ce qui se passait, et mon décalage m'a semblé s'approfondir. Pour la première fois peut-être, j'ai remarqué que les gens qui m'entouraient n'étaient pas des étudiants, des styles, des filles et des gars, avec ou sans allure. Non, je les voyais carrément comme des êtres humains, avant on aurait dit : des créatures, des mortels. Des formes de vie.

En même temps, ce qui m'a frappé, dans cette perspective absente où je me trouvais, c'était de constater à quel point nous étions dans notre bulle à nous, les humains, à quel point nous semblions fonctionner en circuit fermé, dans un grand système ouvert qui nous reliait pourtant à lui. Et devant le spectacle anodin des conversations trop animées pour rien, j'ai pensé : nous sommes dans une fiction, nous ne sommes pas là où nous sommes, et en voici la preuve : nous détruisons la terre. Je n'avais jamais été un gars écologique. À l'époque, en 1997, personne ne parlait du réchauffement climatique, et le trou dans la couche d'ozone était en train de se résorber depuis que nos gouvernements avaient entendu la science et interdit les aérosols (tout simplement... étrange, non ?). Bref, je ne sais pas d'où cette prise de conscience de notre absurdité sur terre est venue, mais je la ressentais comme un fait central et accablant, un fait qui n'aurait jamais d'équivalent, un fait qui avalait tout en lui-même.

J'en reparlais dernièrement avec mon ami Simon, il m'a dit : c'est ça, le sentiment de la fin du monde, je veux dire la fin du monde qui est arrivée depuis longtemps, notre *acosmisme*, comme dit Arendt. L'amenuisement en nous de la référence au Tout, notre corps à tous tenu dans l'inconscience. Et maintenant, ce qu'on voit aux nouvelles, les rapports du GIEC sur la disparition des espèces et le dérèglement de la biosphère, c'est la continuité concrète de cette mythologie sans monde que forment les cultures occidentales, de cette vision du monde en l'absence du monde, comme si l'absence du monde en nous était en train de faire le monde extérieur à son image. Plus ça va, plus l'humanité a les moyens de sa vision, plus la nature ressemble à son absence en nous, c'est-à-dire à un vaste décor, un décor circulaire et inanimé, comme dans *Les Pierrafeu*. Elle tourne derrière nous sans qu'on la remarque, apparemment sans fin.

Et puis ? Et puis je me suis levé, je suis rentré chez moi, dans l'odeur de friture, j'ai allumé ma boîte à images. Ensuite j'ai eu une blonde, ma première (une autre que Rosalie), et tout sembla rentrer dans l'ordre des choses, le vrai lieu – ce qui nous fait et ce que nous sommes – de retour en arrière-plan de nos histoires inventées. Jusqu'à ce qu'il trouve un autre moyen pour nous signaler sa présence, sa présence à lui qui est aussi la nôtre, jusqu'à ce qu'il recommence à nous manquer.

« Avec la fonte du pergélisol revient le refoulé », écrit Antoine Boisclair dans un livre désillusionné et doux, *Solastalgie*. Le refoulé, squelettes, virus préhistoriques, gaz emprisonnés là depuis des siècles et qui vont précipiter notre déclin, « tout ce que la terre oublie », oui, et aussi le décor qu'on a tendance à oublier, la terre elle-même comme une chose cachée dans l'inconscient de l'humanité, comme un très vieux visage qui se retourne enfin vers le soleil. ■